

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 132 (2006)
Heft: 23: Habiter

Artikel: Pour une construction transdisciplinaire de l'espace
Autor: Stock, Mathis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour une construction transdisciplinaire de l'espace

Géographe, Mathis Stock insiste sur la manière dont on habite plusieurs lieux en même temps pour comprendre notre monde actuel, que transforment la mobilité et la digitalisation de l'information. En appelant un grand nombre de disciplines à s'emparer de l'habiter, il propose un vaste programme de travail interdisciplinaire.

Habiter : une notion centrale pour comprendre les villes, la maison, la région, la Suisse, l'urbanisme et la planification territoriale, mais aussi la politique, les écosystèmes, les infrastructures, l'amour, les pommes, le Natel, l'hôtel. Toutes ces choses comportent des dimensions spatiales, or l'espace est un problème à résoudre et un moyen à mobiliser pour les sociétés.

L'enjeu réside dans une meilleure compréhension du phénomène et dans une meilleure planification de l'habitat et de la transformation du monde bio-physique. Quel monde habitable pouvons-nous concevoir, désirer, imaginer, créer ?

Habiter : un concept évident ?

Architectes, géographes, sociologues de l'urbain et urbanistes sont familiers de cette notion d'« habiter » qui leur rappelle que *résider* et *s'abriter* sont essentiels. Mais l'habiter n'est-il pas plus qu'une « fonction » ou une activité ? N'est-ce pas un certain rapport à l'espace ? Depuis Heidegger, « habiter » renvoie à l'irréductible condition des êtres humains sur la Terre, et non à une activité spécifique. Merleau-Ponty insiste sur l'« espace vécu », la dimension de l'expérience dans son rapport avec l'espace, notamment la spatialité du corps propre.

Deux orientations ont été poursuivies : en géographie et en anthropologie, une orientation écologique et cosmologique consiste à travailler sur les manières dont les hommes confèrent du sens à la Terre et à la Nature, *différent* selon les cultures et *variable* au cours du temps. La seconde orientation ne vise pas la nature, mais différents investissements des lieux du familier et du quotidien : le lieu comme référent des processus d'attachements, d'émotions, d'identification. Une

multitude de travaux sur le quartier, la ville comme espace du quotidien et du « bien-être » ont été conduits en géographie, en sociologie, en psychologie et en architecture. On y insiste sur le proche et le familier comme *unique* référent de l'habitant.

Habiter un Monde nouveau

Cette notion pose cependant problème dans un monde globalisé, digitalisé, mobile : n'y a-t-il que les lieux du quotidien qui sont les référents de l'attachement, de l'appropriation, de l'identité ? Comment notre habiter s'entoure-t-il d'objets, d'images et de conceptions qui viennent d'ailleurs ? Comment les lieux lointains peuvent-ils être transformés en lieux familiers, à l'occasion d'émissions télévisées, de fréquentation d'Internet ou de voyages ? Comment habitons-nous les différents lieux du Monde dans des sociétés à individus mobiles et digitales où une multiplicité de lieux sont habités ? Quelles qualités d'habitat émergent si des *global players* ou la mobilité façonnent les lieux ? Les lieux deviennent-ils plus homogènes ou plus différenciés ?

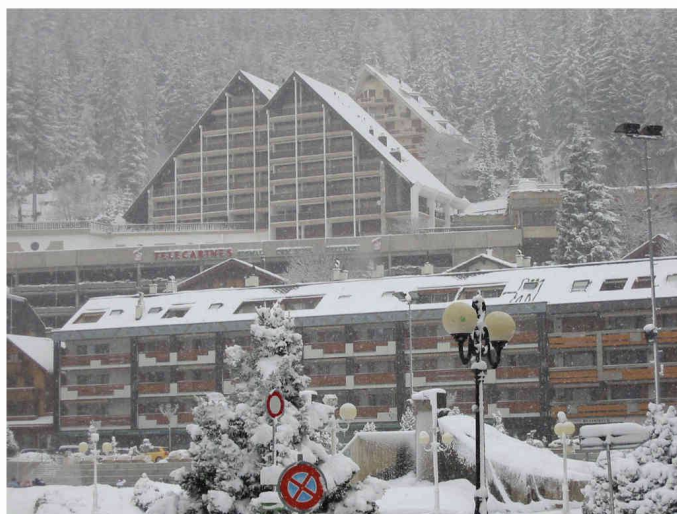


Fig. 1 : Crans Montana, Valais, 2005. Urbanisation de la montagne par des immeubles de style chalet et des éléments urbains européens tels que zone piétonne. Cette station touristique s'est urbanisée par la densification et la diversification au cours des 100 dernières années.

Fig. 2 : Bretaye, Villars-sur-Ollon, Vaud, 2006. Urbanisation de la montagne, avec pratiques de récréation et « technologies spatiales » (chaise-longue, téléphérique).

Fig. 3 : Moorea, Polynésie française (France), 2006. Urbanisation de la plage par des lotissements d'un nouveau type, jouant sur une authenticité inventée pour touristes fortunés et n'existant que par la mobilité touristique. Prouesse architecturale et ingénieriale de ces bungalows sur l'eau, disposant d'un plancher en verre pour observer les poissons tropicaux. Une rencontre parfaite entre l'imaginaire, la publicité et la réalité.



2



3

Définir l'habiter autrement

On définit donc l'habiter en trois pas. Tout d'abord, l'habiter ne concerne ni uniquement la fonction résidentielle ni uniquement le familial, mais embrasse toutes sortes de pratiques d'espace et de lieux, familiers ou étranges, des lieux à soi ou autres. Ainsi, on peut comprendre l'importance des lieux autres pour les individus, mais aussi la transformation de lieux autres en lieux familiers.

Ensuite, en plaçant au centre les *pratiques d'espace*, on quitte la seule dimension écologique pour s'intéresser à tout ce que le concept d'« espace » peut résumer : distance, localisation, toponymes, qualité des lieux, placement/déplacement, mais aussi enveloppes de l'humain, conceptions et imaginaires d'espace.

Enfin, l'approche des pratiques d'espace se focalise sur le versant du *Erleben* (faire l'expérience) mais n'oublie pas les pratiques du *Gestalten* (concevoir). En effet, les individus se meuvent dans un monde relationnel régi par des interdépendances avec d'autres individus, des institutions sociales, des lieux multiples, de la rareté, des objets, de la technologie, des environnements transformés. La notion d'habiter doit donc comprendre les *conditions de possibilité* des pratiques d'espace.

Bref, on conçoit l'habiter comme *manières de faire avec l'espace* qui expriment un certain rapport au monde. Habiter, c'est constituer de l'espace en problème à résoudre ou en moyen à mobiliser. Cette vision de l'habiter – centrée sur les pratiques d'espace et les conditions de leur possibilité – ne peut se limiter à une seule discipline.

L'habiter à l'œuvre

On peut comprendre les lieux touristiques alpins en Suisse comme le résultat d'un ensemble de valeurs assignées à la nature (la montagne comme aire de jeu et comme paysage), de conditions d'accessibilité (chemin de fer, automobile, avion), de droit (la *Lex Koller*), de normes et de pratiques d'urbanisme, de styles architecturaux (le style chalet et le modèle de la ferme plutôt que celui de la tour), de valeurs assignées à la Suisse (une aire touristique mondialement connue). Il s'agit de lieux urbains, pratiqués par des individus pour leur récréation (fig. 1 à 3), qui participent de l'habiter polytopique. Les discours, normes et pratiques prescrits par de multiples acteurs y contribuent¹.

Autre exemple : la compréhension de la ville contemporaine nécessite une analyse des pratiques de *tous* les habitants. Là réside la faiblesse des études sur les pratiques urbaines et les choix résidentiels, dont la focalisation sur une seule pratique fait perdre de vue les liens avec d'autres pratiques et une sous-estimation de la diversité et de la densité de la ville². Une ville se définit aussi par la présence d'*habitants temporaires*, que ce soit des touristes, des hommes/femmes d'affaires, des étudiants ou encore des personnes venues pour

¹ L'UNESCO pour le patrimoine « naturel », l'OMT (Organisation mondiale du Tourisme) pour définir le tourisme durable, l'Etat et l'Union Européenne pour le contrôle et l'encadrement (passeport) mais aussi la libre circulation de personnes.

² Le projet de recherche « Our inhabited space » du laboratoire Chôros, financé par le Fonds national de la recherche scientifique (FNS) dans le cadre du PNR 54 « Ville et développement durable », s'attaque à cette question.

Fig. 4 : Coney Island, New York (USA), 2003. Urbanisation de la plage, avec imbrication entre pratiques résidentielles et pratique de récréation. Prouesses ingénieriales – les Roller Coaster – et architecturales – les logements sociaux de Brooklyn.

le shopping, des amis ou des membres de la famille en visite, etc. Bref, il s'agit d'une *ville plurielle* que la planification doit aborder (fig. 3 et 4).

Le moment transdisciplinaire de l'habiter

Cette conception de l'habiter rend nécessaire une approche transdisciplinaire. D'une part, les humains, dans leur habiter, mobilisent leur corps, les instruments, les règles, les spatialités, mondes bio-physiques, systèmes techniques, pratiques d'urbanisme. D'autre part, l'« espace habité » n'est pas uniquement matériel et bâti, mais comporte aussi les dimensions des langages, pratiques, représentations, attachements, activités artistiques, etc. L'espace est donc *co-constitué* de multiples façons (fig. 5).

La mobilisation de référents théoriques issus de la sociologie, de la philosophie, de la géographie, de l'architecture et de l'urbanisme permet d'analyser avec le plus de finesse possible le problème des régimes d'habiter. Les ingénieurs civils et des transports y ajouteront leurs connaissances des systèmes techniques ; les juristes, leur connaissance du droit, les

économistes les valeurs monétaires de l'habiter, etc. On pourrait donc rassembler, autour de cette notion d'habiter, des contributions issues de nombreuses disciplines.

Problèmes contemporains

Cette approche transdisciplinaire est en butte à des problèmes nouveaux, dont la mobilité, la digitalité et la mondialité. Comment comprendre le développement urbain – création et destruction d'urbanité – sans intégrer le fait que la ville change de qualité avec l'augmentation rapide de la mobilité et de l'interdépendance au niveau mondial, qu'elle est « digitale » par le fait de multiples microprocesseurs, d'écrans, de caméras et d'autres *moyens ou technologies de communication* ? La ville est devenue un « lieu de projets » multiple.

Comment comprendre le rapport à l'espace des individus sans prendre en compte la poly-topicité de l'habiter : attachements multiples, lieux lointains et familiers, lieux proches et étrangers, liens tissés par télécommunications, lieux visualisés à travers des images sur écran... ? Il s'agit d'individus géographiquement pluriels !



4

Fig. 5 : Londres (Royaume-Uni), 2006. Conséquences de la migration : Newport Place WC2, City of Westminster, complexifie son nom.

Fig. 6 : Scarborough (Royaume-Uni), 2004. La monumentalité et les prouesses ingénieriales – le Grand Hotel de 12 étages et de 365 chambres datant de 1867 disposait de salles de bain avec quatre robinets d'eau de mer et d'eau potable, au choix – au service de la station touristique. Création d'une urbanité comparable à celle des métropoles, mais sans les effets d'agglomération.

Fig. 7 : Paris (France), 2005. La ville dense sur un périmètre étendu. Les technologies spatiales – Centre Pompidou et Notre-Dame – sont au service de la mondialité du lieu. Avec environ 60 millions de nuitées, c'est l'une des villes les plus visitées au monde.



5



6

Comment comprendre l'économie contemporaine sans prendre en compte la mobilité des biens intermédiaires, l'allongement des chaînes d'interdépendance entre la conception, l'achat et la consommation d'un produit, qui impliquent la maîtrise extrêmement précise des distances et de la qualité des lieux, à l'échelle mondiale ? La séparation possible entre lieu de revenu et lieu de dépense, par le truchement de la mobilité – lors de déplacements touristiques ou de circulations migratoires –, la transmission digitale des fonds, ne sont-ils pas essentiels ?

Comment comprendre la différenciation accrue des qualités d'espace ? La distinction rural/urbain n'est plus ; place aux « gradients de l'urbanité » entre station touristique (fig. 6),

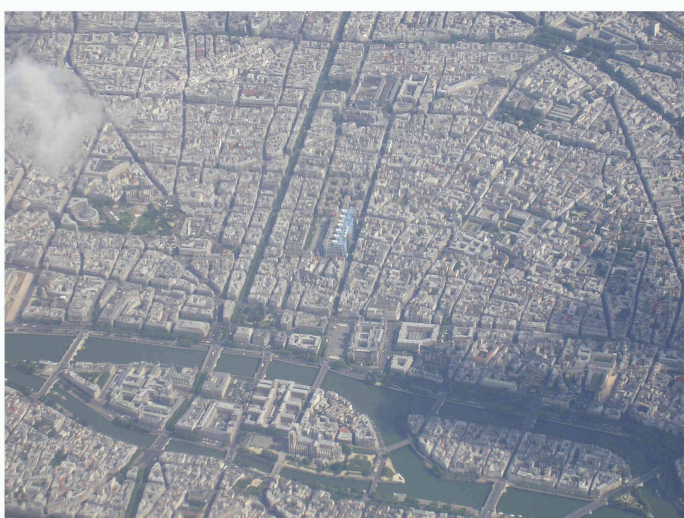
métropole, *global city*, campagne, *gated community*, *Zwischenstadt*, ville universitaire, capitale ! En les considérant comme « espace habité », on peut y inclure les pratiques de leurs différents habitants, plus ou moins temporaires, ainsi que les multiples significations (fig. 7 à 9).

L'habiter, objet d'une science de l'artificiel ?

Ces problèmes peuvent être traités séparément au sein de chaque discipline ; mais ils le seront avec plus de pertinence dans une posture où les apports de chaque discipline servent à mieux concevoir l'ensemble du problème de l'habiter. Faire dialoguer des cultures scientifiques différentes voire en opposition épistémologique, n'est pas évident.

En prenant en compte les dimensions sociales, individuelles, bio-physiques, architecturales et ingénieriales de l'habiter, nous sommes de plain-pied dans ce que Herbert Simon avait appelé les « sciences de l'artificiel » : des phénomènes qui obéissent aux lois du monde bio-physique et au monde social, car conçus par les humains. D'où la nécessité de développer une science des *artefacts*, qui prendrait en compte le caractère éminemment humain des objets – le savoir incorporé, les décisions prises, etc. – et en même temps de reconnaître qu'il s'agit d'objets pour lesquels les lois de la nature s'appliquent *aussi*. Une meilleure compréhension et un meilleur contrôle des processus d'habiter peuvent être développés à cet aune.

Comment concevoir et planifier les habitats de demain ? C'est une question normative et éthique, car on définit d'abord, *nolens volens*, les valeurs qui guident la planification. Peut-on planifier un processus de civilisation, non planifié dans son ensemble ? Certainement pas. Mais, en défi-



7

Fig. 8 : Beaver Creek, Colorado (USA), 2005. Une station touristique fermée dont l'accès est contrôlé. Un certain type d'espace public pour ce qu'on peut appeler un « comptoir touristique ». Cette urbanisation des Rocky Mountains date de 1980.

Fig. 9 : Point Reyes, Californie (USA), 2003. Un espace vide mais urbanisé, puisqu'il est approprié par des pratiques de citoyens pour leur récréation.

(Toutes les photos illustrant cet article ont été fournies par l'auteur)

nissant les objectifs éthiques et normatifs en matière d'habitabilité, on comprend mieux ce qui est en jeu : « Amsterdam » (la ville mixte) ou « Johannesburg » (la ville ségréguée), deux modèles d'urbanité mis en évidence par Jacques Lévy ? « Heidiland » ou « Disneyland », deux modèles de tourisme jouant de différentes façons avec l'authentique et l'artificiel ? *Alpenresort* ou *Alpenstadt*, deux modèles d'urbanisation à urbanité plus ou moins diversifiée ?

C'est ainsi que la question devient politique, bien que les leviers d'action ne se situent pas seulement dans les politiques d'aménagement.

Les modalités spécifiques des processus d'habiter sont encore à élucider, nécessitant de nouvelles recherches scientifiques. Ce serait un beau programme de travail transdisciplinaire. Peut-on impulser une telle dynamique en Suisse ?

Mathis Stock, dr en géographie
Adjoint scientifique au Laboratoire Chôros
EPFL-ENAC-INTER
BP 2244 (bâtiment BP), Station 16
CH – 1015 Lausanne

Bibliographie indicative

- [1] AUGUSTIN BERQUE, « Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains », Paris, Belin, 2000. Une théorie du rapport entre humain et monde bio-physique sur les bases de la phénoménologie occidentale et orientale. Le couplage entre l'humain et le bio-physique y est décrit par des concepts originaux, notamment la « médiance », définie comme la demeure de l'être de l'humain.
- [2] NORBERT ELIAS, « Über die Zeit. Schriften zur Wissenssoziologie II », Frankfurt, Suhrkamp, 1994 (1984). Le temps comme concept humain issu d'efforts cognitifs y est conçu comme socialement constitué dans un processus de longue durée. Le concept d'espace également.
- [3] MARTIN HEIDEGGER, « Bauen, Wohnen, Denken », in : « Martin Heidegger, Vorträge und Aufsätze », Stuttgart, Klett-Cotta 2004, pp. 139-156 (1952). On y trouve l'idée fondamentale selon laquelle « habiter » n'est pas une activité, mais un rapport existentiel des humains en tant qu'ils peuplent la Terre.
- [4] JACQUES LÉVY, « Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le Monde », Paris, Belin, 1999. L'idée du « tournant géographique » dans les sciences sociales y est développée, c'est-à-dire l'importance grandissante du concept d'« espace » dans les sciences sociales. On y approfondit les fondements épistémologiques et théoriques d'une science s'occupant de l'espace comme problème pour les sociétés.
- [5] MAURICE MERLEAU-PONTY, « Phénoménologie de la perception », Paris, Gallimard, 1998 (1945). L'idée de l'investissement de l'espace par le corps humain et la notion d'espace vécu y est développée. « Il ne faut donc pas dire que notre corps est *dans* l'espace (...). Il *habite* l'espace (...) » (p.162).
- [6] EDWARD RELPH, « Place and Placelessness », Londres, Pion, 1986 [1976]. Un classique dans la description phénoménologique de l'espace. Il s'agit de l'une des tentatives les plus abouties en géographie malgré une surdétermination du proche et du familier.
- [7] HERBERT SIMON, « La science de l'artificiel », Paris, Gallimard, 2004 (1969). Développer une « théorie de la conception », voici le *credo* ce livre classique qui plaide pour une « science de l'artificiel », allant au-delà de la division en sciences sociales, sciences naturelles, sciences de l'ingénieur.
- [8] BENNO WERLEN, « Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierung », Vol.1 : Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum. Vol.2 : Globalisierung, Region und Regionalisierung, Stuttgart, Steiner, 1995-1997. Une perspective en géographie qui attache de l'importance aux acteurs dans leur « Géographie-Machen » au quotidien. L'auteur y développe un concept d'espace original, non comme objet ou relation, mais comme concept formel et classificatoire, utilisé par différents acteurs dans différentes situations.



8



9